

Présence de l'analyste

Esther Tellermann

Intervention au séminaire d'été

Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,
août 2000

Je vais vous présenter ma lecture du chapitre 10 du séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, avec à l'orée de ma présentation, la question posée par les organisateurs des journées : « si l'inconscient est ce qui se referme dès que ça s'est ouvert, que dire du désir du psychanalyste ? »

La leçon du 15 avril 1964 introduit la partie du séminaire consacrée au transfert – avec l'enjeu de donner une « idée de son concept », devant l'auditoire de l'École Normale Supérieure, plus affine au savoir *sur* l'Inconscient, qu'au savoir *de* l'Inconscient et ceci en cheminant pas à pas : tout d'abord, par un examen critique de la *doxa* sur le *transfert*, telle qu'elle est répandue dans la littérature analytique courante ; puis en mettant en relation la notion de *transfert* avec celle d'*inconscient* et de *répétition* ; enfin en examinant la fonction du transfert, en en soulignant l'aporie, le nœud gordien, que les psychanalystes de la deuxième et de la troisième génération le plus souvent éludent, dévoyant le vif de l'avancée freudienne, réduisant – faute d'élaborer la théorie de leur praxis – leur présence dans la cure à une pure mascarade, à de purs rituels, à une pure méconnaissance de ce que leur présence implique.

Je veux, en exergue à cette présentation de la leçon, rappeler la citation du poème « Contrechant » d'Aragon, extrait du *Fou d'Elsa*. Citation dédiée dans le chapitre II « à la nostalgie que certains peuvent avoir de ce séminaire interrompu, de ce que j'y développais de l'angoisse et de la fonction de l'objet *a* » et reprise dans le chapitre VII comme ponctuation au développement donné dans le séminaire à la fonction du regard :

*Vainement ton image arrive à ma rencontre
Et ne m'entre où je suis qui seulement la*

*montre
Toi te tournant vers moi tu ne saurais trouver
Au mur de mon regard que ton ombre rêvée*

*Je suis ce malheureux comparable aux miroirs
Qui peuvent réfléchir mais ne peuvent pas voir
Comme eux mon œil est vide et comme eux
habité*

De l'absence de toi qui fait sa cécité

Lacan saisit dans le poème, le rapport ici indiqué à « l'objet le plus caché, le plus mystérieux » celui de la pulsion scopique. Ne peut-on y lire aussi dans la pulsation temporelle que met en place le jeu des signifiants, la pulsation rythmique des résonances sonores, l'apparition-disparition d'un objet dérobé qui vient trahir notre saisie du sens, et vers lequel nous ne cessons de tendre – où l'objet aimé qui appelle vient choir – où l'aimant, à dévoiler le mirage de l'image n'est rien d'autre, que regard comme manque à être.

Ce petit détour, pour garder à notre orée la question du « désir de l'analyste » qui est plutôt abordé dans les derniers chapitres du séminaire XI et qui, dans la partie qu'est la cure, où l'analysant s'y assujettit, doit être interrogé en tant que c'est bien ce désir qui est l'axe, le pivot, à quoi s'applique le transfert comme désir de l'Autre. C'est ce que la *doxa* ambiante occulte, peut-on interpréter dans l'examen qu'en fait Lacan dans la première partie de la leçon, occultant par là même l'occasion sans précédent de subversion, qu'est la découverte de l'inconscient. Faire du transfert, un concept noué à ceux d'*inconscient*, de *répétition* et de *pulsion*, tel est l'enjeu éthique du *Séminaire XI*, éthique en tant qu'il se donne comme théorie d'une praxis et praxis d'une théorie, en tant que la base de la formation des analystes est l'analyse de ses fondements, « fondements » au sens militaire même du terme rappelle Lacan, fondements d'une praxis, d'une façon de traiter le Réel par le symbolique – où la question épistémologique ne peut se séparer du désir du psychanalyste – où l'élaboration conceptuelle exige un retour au tranchant de l'avancée freudienne.

Le séminaire XI – on vous l'a rappelé – commence le 15 janvier 1964 pour s'achever le 24 juin 1964. Rappelons aussi que c'est le 21 juin 1964 que Jacques Lacan fonde l'*École Française de Psychanalyse* qui prendra le nom d'École Freudienne dans le but d'accomplir un travail « qui dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de la vérité, qui ramène la praxis originale qu'il a institué sous le nom de psychanalyse dans le devoir qui lui revient en notre monde, qui par une critique assidue y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son

progrès en dégradant son emploi ». Telle est sa réponse à la censure que son enseignement subit de la part de l'IPA. N'oublions pas ce contexte si nous voulons comprendre les enjeux de ce Séminaire, aussi bien que celui du chapitre, dont nous saisissons l'actualité. « Présence de l'analyste » – présence comme manifestation de l'inconscient dans la cure en tant que cette dernière n'est pas un champ clos, sinon à être ravalée à une imposture, mais « présence » dans le champ de l'élaboration conceptuelle, de la formation des analystes, au sens où – à être le support du transfert – l'analyste se doit de savoir autour de quoi tourne la confiance qu'a mise en lui l'analysant. « Présence » donc, qui ne doit pas être réduite comme dans un livre paru alors, « à cette sorte de prêcherie larmoyante, à cette boursoufflure sérieuse, à cette caresse un peu gluante » mais doit être « intégrée dans le concept d'inconscient ». Car si selon sa phénoménologie, le transfert est repérable en dehors de la cure contrairement à la position extrême que soutient Ida Macalpine, il est un terrain expérimental à partir de quoi peut s'en élaborer la structure, l'universalité, sinon à livrer la clinique aux dérives subjectives de chacun.

C'est pourquoi, comme à son accoutumée, Lacan prend la peine d'examiner les points de vue sur le transfert développés par les analystes de l'IPA et ceci méthodiquement, comme il l'avait fait dans le séminaire VII pour les positions de Mélanie Klein et Anna Freud. Là, comme dans le séminaire XI, le ton est mesuré, bien que polémique, dans l'examen systématique des écueils et impasses dont une véritable conceptualisation peut permettre de se dégager mais contrairement à ce qui s'est donné jusque là comme connaissance, en incluant dans son élaboration, la présence de l'analyste, la secondarité du sujet par rapport au signifiant, la réalité de l'inconscient qui d'être sexuelle inclut une perte et n'est donc pas toute appréhendable par le concept. Amarrer sa pratique aux concepts freudiens, voilà ce que la communauté analytique de la deuxième et troisième génération ne fait plus, suturant par une présence intersubjective de l'analyste dans le transfert, la schize du sujet où il a quelque chance d'advenir à son désir, livrant dès lors la pratique de la psychanalyse aux consensus, au ronron, pire, aux dérives orthopédiques du bon sens, à la psychologisation.

Dans la *doxa* analytique rappelle Lacan c'est comme dans l'amour, on ne se mouille pas. Le transfert est qualifié « vaguement » de « positif » ou de « négatif ». Son caractère spontané autorise les analystes à remettre en question les opinions assises par leur Idéal du moi tel que la constitution des discours établis par l'organisation analytique le développe. Où l'on discerne que l'inconscient est effet de discours et comme tel, induit des cristallisations solides... On reste dans la *doxa* « prudent », « tempéré », on préfère le terme « d'ambivalence » à celui de « haine ». La formule « il est en plein transfert », sous son caractère « psychanalytiquement correct », pourrait bien révéler la suspicion même quant à ce dont il est question, épinglé couramment sous le terme de

« contre-transfert »... La prudence conceptuelle des psychanalystes quant à leur propre praxis, son caractère « soft » et figé à l'image des cabinets feutrés des membres de l'IPA, pourrait recouvrir sous sa tiédeur, la haine de leur acte. Cette volonté du Bien du patient, qui voudrait faire croire que l'inconscient est accessible aux hommes de bonne volonté, mène droit aux pratiques adaptatives américaines.

Telles sont les conséquences des positions développées par Ida Macalpine dans son livre de 1950 *L'évolution du transfert*, qui fait dépendre le transfert de la situation analytique et d'elle seule, comme celle de Thomas S. Szasz, psychanalyste américain reconnu et estimé, qui considère le transfert comme une défense du psychanalyste, que l'intégrité de l'analyste pourrait lever, en rétablissant le « dialogue unique entre l'analyste et l'analysé ». Cet appel à la partie saine du moi, à la raison raisonnée, comme susceptible de lever les difficultés du transfert, relève d'un logico-positivisme qui prétendrait séparer l'illusion de la réalité en méconnaissant notre prise dans le langage. La vérité est incluse dans la dimension de tromperie qu'est l'amour de transfert, et cette tromperie est aussi bien du côté de l'analyste, où réside la chance de l'analysant de ne pas faire cet arrêt sur image, que fomentent les psychothérapies de l'ego. Si le sujet est fondé, c'est au niveau du désir qu'il traduit, là où son discours achoppe, où se manifeste dans une syncope, en quelque point inattendu, la trouvaille où il se saisit comme sujet de l'énonciation, en ce point de coupure où se révèle la fonction du sujet dans sa relation au signifiant lui-même, dans sa secondarité par rapport au signifiant.

Lacan renvoie son auditoire à ce qu'il développe dans son rapport de Rome, *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* (1953) d'une nouvelle alliance avec le sens de la découverte freudienne pour faire entendre que sa subversion est la mise à jour d'un sujet qui ne relève d'aucune ontologie, mais « le sujet cartésien qui apparaît au moment où le doute se reconnaît comme certitude », où le cogito vient fonder le sujet de l'énonciation dans son aliénation à la certitude qu'il rate. Le positivisme de la *doxa* ambiante sur le transfert est à l'égal de son appréhension psychologisante du sujet. Il le rapporte à une réalité perceptible, reconnaissable, séparable de l'illusion.

Or rien ne permet dit Lacan dans un retour à Freud, de dénier à l'amour de transfert, son caractère d'amour véritable, mais l'un des intérêts de l'amour de transfert, dit-il, est de poser de façon jamais appréhendé, ce qu'on appelle amour authentique *eine echte Liebe*.

Freud le dit assez, dès 1914, dans son article *Observations sur l'amour de Transfert* : lorsque le psychanalyste est en prise avec la demande pressante d'une patiente amoureuse, rien ne permet de croire qu'il s'agit là d'une « ombre d'amour » comme le soutient la *doxa*. Il s'agit d'un amour véritable avec « son caractère compulsif frisant le pathologique, avec son caractère de

symptôme ». Que faire ? Et Freud d'examiner dans cet article pour les jeunes analystes les impasses du transfert : faut-il épouser la dite patiente ? Interrompre la cure « comme s'ils étaient victimes des éléments » ? Ou bien solution la plus compatible avec la pratique de la cure : établir avec sa patiente des nœuds illégitimes et non destinés à rester éternels – ce que la morale d'alors réprouvait... Ainsi « les seuls obstacles vraiment sérieux à la cure se rencontrent dans le maniement du transfert ». Mais loin de vouloir lever cette aporie, Freud lie le caractère du transfert – d'être moteur de la cure, à son fondement – d'être résistance.

Il ne s'agit donc en aucun cas de faire appel à une quelconque partie saine du moi pour tempérer les élans de la dite patiente, puisque c'est elle qui ferme les volets, et que la belle, avec qui on veut parler, est là derrière. L'amour de transfert comme résistance, voilà devant quoi l'analyste ne doit pas capituler. L'analyste ne doit pas capituler devant cette aporie, en quoi consiste le transfert, d'être ce phénomène assez inquiétant, pour avoir écarté les investigations analytiques d'un de ses plus éminents pionniers Breuer ; non pas « reproduction » des anciennes tromperies de l'amour mais, et là Lacan fait un pas par rapport à Freud, isolation dans l'actuel – de son fonctionnement pur de tromperie – où se révèle notre assujettissement au champ de l'Autre : celui à qui je parle, l'analyste et qui à l'occasion interprète, qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir ? Le psychanalyste sait bien qu'il manipule conclut Freud dans cet article *Observations sur l'amour de Transfert* les matières les plus explosives et qu'il doit opérer avec les mêmes précautions et la même conscience que le chimiste. « Mais a-t-on jamais interdit à un chimiste, à cause du danger possible, de manipuler des explosifs dangereux que justement leur efficacité rend indispensables » ? L'amour de transfert n'est pas comme le veut la tendance générale dans les années soixante, « une sorte de faux amour », d'ombre d'amour, c'est un amour authentique *eine echte Liebe*, à ceci près qu'il permet d'en dégager la structure (toujours dans l'article de Freud) : d'être effet de transfert, d'être un symptôme, au sens où il fonctionne comme une défense contre les avancées de la cure, d'être la face de résistance du transfert. *Übertragungs-widerstand* dit Freud dans *Inhibition, symptôme et angoisse* de 1926. Résistance de transfert comme attachée aux résistances du moi, comme s'opposant à la remémoration en renouvelant le refoulement dans le présent.

Mais là où Freud faisait buter la remémoration sur l'opacité du traumatisme, Lacan introduit une autre conception de la temporalité que nous pouvons entendre dans la formule de « mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient » qu'est la présence de l'analyste. C'est-à-dire en tant que cette présence va soutenir une perte fondamentale qui articule le champ de la réalité sexuée, la place d'un non-savoir radical, à ce qui tenterait de se constituer comme connaissance de l'homme. Où nous devons situer la position de l'analyste comme devant inclure l'aporie qu'est l'amour de

transfert et non l'exclure, dans les artefacts de « l'apathie » ou de la soi-disante « neutralité ». Freud la situait déjà dans un combat – non tant contre les désirs de la patiente – que contre le fait de céder à son désir d'analyste. Ainsi conseillait-il à ses jeunes élèves de se tenir sur le vif de trois fronts :

- lui-même en tant qu'il se fermerait à sa propre recherche, en tant qu'il s'abaisserait au-dessous du niveau de l'analyse

- ses patients qui font de l'amour de transfert une résistance à l'analyse

- les détracteurs de la psychanalyse qui contestent l'importance des pulsions sexuelles.

Voilà le combat éristique de Freud et vous en entendez l'actualité, repris par Lacan devant l'auditoire de l'ENS en 1964. Car l'enjeu – et désormais les résistances à l'analyse viennent du *champ analytique lui-même* – est de ne pas occulter cette subversion opérée par Freud dans la connaissance, qu'est la découverte de la réalité sexuelle en quoi consiste l'inconscient, et que la présence de l'analyste manifeste.

Selon donc sa phénoménologie, le transfert est repérable en dehors de la cure mais la cure est un terrain expérimental à partir de quoi le psychanalyste peut en élaborer la structure, l'universalité mais à le nouer à celui d'*inconscient*. Ainsi Lacan revient-il dans la leçon à la conceptualisation de l'inconscient en tant que la présence de l'analyste l'inclut ; comme « effets de la parole sur un sujet » tels qu'il l'a développé antérieurement avec un retour à Freud comme premier sujet supposé savoir : l'inconscient freudien n'a rien à voir avec une présence voilée à découvrir, une vérité enfouie à révéler, ou avec l'instinct, pour savoir que ce n'est pas ce qui nous pousse au cul.

Lacan pèse là ses propos car il prend en compte la visée transférentielle inhérente à la parole, cheminant dans le séminaire pas à pas devant l'auditoire de l'ENS, prenant la peine avant d'aborder la relation de l'inconscient à la pulsion, à cette « vérité insoutenable » dit-il d'être réalité sexuelle, de rappeler que la découverte freudienne s'appuie sur le sujet cartésien de la certitude comme on vous l'a exposé. Le terme de « sujet » pour Freud, rappelle Lacan, ne se rapporte ni à l'intersubjectivité, ni à la métaphysique de l'être, ni même à une quelconque ordonnance du monde par le logos. Le sujet cartésien n'est pas à prendre comme sujet d'une quelconque psychologie. Les effets du signifiant viennent fonder le *je* du cogito en un *je* de l'énonciation.

En ce sens le champ freudien est inséparable de l'énonciation freudienne mais ne le rend pas subjectif, non scientifique pour autant. Mais lisons que Lacan veut poser la science de l'inconscient, ce champ qui inclut une perte, ce champ freudien qui inclut la présence de l'analyste, en tant que témoin de cette perte. Et il s'agit d'une « perte sèche » dit Lacan, à entendre comme cet intolérable qu'est le « pas tout » de la connaissance de la réalité sexuelle qu'est l'inconscient, qu'est l'objet *a* comme cause perdue.

« Celui qui mange n'est pas seul », la pulsion signifie le sexuel qu'aucun objet ne peut satisfaire, Lacan va l'articuler dans les leçons suivantes : le discours de l'Autre est un au-dehors sur quoi doit ouvrir l'interprétation. Ce lieu d'où ça appelle, préalablement inscrit. Le discours de l'Autre est une chaîne d'éléments discrets qui subsistent dans une altérité par rapport au sujet aussi radicale que « celle des hiéroglyphes indéchiffrables dans la solitude des déserts » dit Lacan dans les *Écrits*. Voilà de quoi il est question dans la disparité subjective où le psychanalyste prend place. Retour à Freud donc, mais avec ce qu'un retour peut comprendre d'acte c'est-à-dire de *non savoir* au sein de l'élaboration conceptuelle et qui va à mon sens marquer jusqu'au style de Lacan – le rendant à la fois si fascinant et énigmatique – de ne cesser de relancer dans sa pulsation, une place vide.

Place vide à maintenir dans les concepts mêmes, noués ici dans le séminaire XI d'une façon inégale, au sujet du désir, au désir de l'analyste – celui de Jacques Lacan –.

Car l'aporie du transfert d'être à la fois ouverture de l'inconscient et sa fermeture (figurée ici par le schéma de la nasse) est mise en acte de sa temporalité propre : ça pulse, chaque sujet a sa propre pulsation, sa façon particulière de recouvrir le désir par la demande, qui installe sa cure dans un temps non linéaire. Il s'agit de renverser la topologie admise de l'inconscient comme ce fond d'une caverne d'où un savoir clos serait à extraire. Lacan vise moins ici dans son avancée, les théories de la connaissance classique, que leur reprise dans la pensée par exemple de Henri Ey, qui tout en étant favorable à la refondation du champ de la psychiatrie, à des réformes de doctrine et à l'intégration de la psychanalyse au champ médical, avait souci de maintenir le statut du sujet impliqué par la neurologie. Mais l'inconscient, à se nouer à une présence en acte, au champ de l'Autre, ne peut être substantivé. Lacan va articuler dans le chapitre XVI ce qu'il en est de sa pulsation avec la fonction topologique de bord dans la pulsion : le sujet – d'être produit par le signifiant, est condamné à disparaître dans la division où il apparaît comme sens, dans un fading. C'est au moment où le sens vient à émerger au champ de l'Autre, où il advient comme sujet de la signification, que dans le même mouvement, il vient à se pétrifier, dans ce qui vient là le représenter.

L'inconscient – c'est cela qui échappe au sujet en partie – où vient apparaître sa schize ; et c'est pourquoi le terme de *sujet* ne peut être défini, ni selon la métaphysique ni selon la phénoménologie, mais comme pure coupure, « sujet cartésien qui apparaît au moment où le doute se reconnaît comme certitude », où le sujet de l'énoncé se saisit comme sujet de l'énonciation.

Voilà où la démarche freudienne se rapporte à celle d'un Newton ou d'un Einstein. Elle est a-cosmologique, elle ne réfère à aucune substance, à aucun cosmos ordonné. Comme l'espace selon Planck et Einstein n'a pas en chacun de ses points

la même structure, la démarche freudienne nous fait sortir d'un monde orienté par une logique de la symétrie. Le champ freudien est « un champ qui de sa nature se perd » au sens où Freud va chercher l'inconscient dans la *Science des rêves*, là où il y a défaillance, achoppement, perte quant à la signification – dans le rêve, le lapsus, le mot d'esprit, l'acte manqué – en tant que la cause de l'inconscient est structurellement perdue, où la remémoration trouve sa butée, en tant que c'est de cette rencontre manquée – *tuché* – que quelque chose se produit comme au hasard, dans la répétition – *automaton* – l'acte manqué par exemple. Les productions de l'inconscient n'apparaissent que pour disparaître dans une pulsation temporelle, dans leurs caractéristiques de trouvaille, de surprise. Aussitôt disparus qu'apparus, c'est dans leur éclat que le sujet de l'énonciation se saisit l'espace d'un instant, déjà pétrifié dans sa réassurance du sens qui recouvre sa schize. « Quelque chose du sujet est par derrière, aimanté, aimanté à un niveau de dissociation » dit Lacan dans sa réponse à F. Walh reproduite dans l'édition du Seuil. C'est l'objet *a* inavalable, dit Lacan, en ce point de manque où le sujet a à se reconnaître. L'analyste est par le transfert *supposé savoir*. Dans la tromperie qu'est l'amour il est supposé partir à la rencontre du désir inconscient.

Mais il doit prendre en compte une deuxième difficulté, et c'est là le pas de Lacan par rapport à Freud : la tromperie qu'est l'amour « n'est pas ce qui cause radicalement la fermeture de l'inconscient ». Ce qui la cause, c'est l'objet *a*.

Comme je butais sur l'appréhension de cet objet *a* – objet de la pulsion partielle – en tant que c'est lui qui bouche l'ouverture de la nasse – et me demandais si je prendrais comme exemple à cette fermeture de l'inconscient, la maternité, l'angoisse ou le deuil, qui viennent comme obstacles, dans notre expérience, à la poursuite de la cure – un rêve, cette nuit, est venu à ma rescousse : j'y rencontrai mon père mort depuis vingt ans. Et cela avec cette fraîcheur, cette vivacité que le souvenir éveillé, vous le savez, nous dérobe immanquablement. C'était bien lui, dans ses traits que le temps efface, mais que le désir là animait. Et comme nous nous promenions pour échanger nos impressions sur le monde, après une si longue séparation, voilà que je rencontre sur notre chemin selon la *tuché* l'établissement scolaire où j'enseigne, ce lycée où les rapports avec nos élèves n'ont plus en principe rien à voir avec ce qui faisait le vif de l'enseignement socratique. En bonne fille, il ne fait pas de doute que je voulais là montrer à mon père, dans mon désir d'être par lui reconnue, aimée, le pas considérable que j'avais fait depuis son arrivée de Varsovie, d'être ainsi intégrée dans le cœur de la laïcité et du savoir français. Mais lorsque j'ouvre la porte, qu'est-ce qui s'offre à nos yeux ? Le corps passablement dénudé de la gardienne, dont j'avais souvent remarqué les appâts, qui se tortillait dans sa loge pour les circonstances toutes particulièrement brillantes que sont pour nous les fêtes de Noël. Voilà, comme on anime les morts, est venu me dire mon rêve.

Que dire alors du désir du psychanalyste ? Comment répondre sinon à risquer de substantiver une présence qui est pure mise en acte ? Nous avons vu qu'en tant qu'objet du transfert, supposé savoir, il est cause de l'ouverture de l'inconscient comme de sa fermeture, de l'émergence d'un sujet de l'énonciation, comme de l'énamoration du mirage qu'il vient à présentifier. L'aporie est logique comme est logique la haine de l'analyste, qu'il n'est pas besoin, rappelons-le, d'appeler « contre transfert » puisque c'est bien du transfert qu'il s'agit comme mise en acte de notre division, ce réel à récuser qu'est l'objet de la pulsion, quand nous cherchons la belle âme. Le transfert – dans sa dimension d'amour – le transfert comme résistance à la castration de l'Autre, voilà devant quoi son désir ne doit pas céder. Y a-t-il quelque « un » se demande aussi l'analysant (selon une formule récente de Ch. Melman) dans son appétit ontologique, prompt à recouvrir l'altérité subjective. Voilà le nœud gordien : de voir en toi mon image, qui n'est comme dans le poème d'Aragon « qu'ombre rêvée » où s'inscrit mon aliénation à ton désir, à cet objet *a*, que sans toi je ne peux appréhender. *Vainement ton image arrive à ma rencontre / Et ne m'entre où je suis qui seulement la montre / Toi te tournant vers moi tu ne saurais trouver / Au mur de mon regard que ton ombre rêvée.* Là où je t'aime, tu viens choir, de n'être que regard insaisissable, mais reçois ce poème, comme écriture d'un impossible – où mon désir n'est pas séparé de sa cause.

Socrate n'a jamais prétendu rien savoir, sinon ce qu'il en est de l'Éros, c'est-à-dire du désir. La place du transfert est indiquée là, rappelle Lacan, dans le séminaire du même nom. L'objet précieux **agalma** recelé par Socrate, cet objet précieux qui revient sous forme d'une voix qui interpelle tout à coup le psychotique quand il entend **ordure**, l'analyste est censé le receler. Voilà la dialectique de l'amour et du désir tel que Lacan la met à jour dans sa lecture du *Banquet* de Platon. Allez voir du côté de Genet et de Sade, conseille-t-il dans ce séminaire, plutôt que du côté de Louise Colet. Allez voir du côté du mélancolique, qui identifie les caractéristiques de cet objet en se faisant pur déchet. Si je me reconnais en *i* (*a*), c'est en tant que l'image est commandée par le réel de l'objet. Cet objet *a* qui cause la fermeture de la nasse.

Que dire alors du désir du psychanalyste lui-même pris dans la dimension de tromperie où le place le transfert ? Le psychanalyste doit-il chatouiller l'odorat du patient selon la formule de Lacan : là où tu cherches la belle âme, ça sent l'humide ? De quoi doit-il être *avisé*, ce qui ne signifie pas *prévenu*, sinon de ces points d'écartèlement entre les termes du désir, tels que Lacan les explore, les fouille, dans les tragédies de

Sophocle, de Shakespeare, de Claudel, qui nous mettent en scène comme victimes du *logos* ? Il ne suffit pas, dit Lacan dans le *séminaire*, que l'analyste supporte la fonction de Tiresias, encore faut-il qu'il ait des mamelles ! Sujet supposé savoir, n'est-ce pas ce petit *a* comme cause de l'ouverture et de la fermeture de l'inconscient qu'il va venir présentifier ?

Il s'agit donc bien pour l'analyste, dans l'opération qu'est la cure, de *piloter*, de *manœuvrer* le transfert, de le *régler*, dit Lacan à la toute fin du séminaire, d'une façon qui maintienne la distance entre le point où le sujet se voit aimable, l'Idéal du moi, et cet autre point où il se voit causé par *a* comme manque, où se présente la pulsion partielle qui supporte en elle la part de la mort du vivant sexué.

Il y a un au-delà de l'identification, dit Lacan, dans cet *x* qu'est le désir de l'analyste, de ce faire être le support du transfert, c'est-à-dire rien d'autre, que sa *présence* comme manifestation de la discontinuité de l'inconscient. Peut-être faut-il qu'il ne cesse de tourner, comme le fait Lacan, autour de cette énigme qu'est le désir de l'homme, sans crainte de l'inscience où l'analysant trouvera son point de butée, à continuer de méconnaître ce qui lui manque.

Comment aborder pour l'analysant la fin de la cure, un quotidien au mieux prévenu de tout recours à la substantification, à la fascination ? Pour un sujet qui s'est expérimenté dans cette mise en acte inédite avant Freud qu'est la cure, de la place indiqué de son désir, dans cette dépendance radicale à ce rien qu'est l'objet qui le cause : « Je me suis donné à toi, mais ce don de ma personne, se change inexplicablement en cadeau d'une merde ». Voilà bien une question éthique, non une question morale puisque – et c'est là sa difficulté – elle ne peut que rester sans réponse mais – à la laisser ouverte – non sans efficacité. Comme est éthique la question du *désir du psychanalyste* en tant que Lacan somme dans son séminaire les psychanalystes de le soutenir, de soutenir par leur présence, la présentification de la réalité sexuelle en quoi consiste l'inconscient.

Ce que Socrate sait, qu'au niveau de l'objet comme cause ça pue, l'analyste doit au moins l'entrevoir, c'est-à-dire continuer d'interroger sa propre expérience analytique, sa praxis et sa théorie, à travers les effets de méconnaissance dues à ses propres cristallisations. Peut-être peut-il, à l'orée de sa pratique, laisser une question ouverte – celle qui fut littéralement le tourment de Jacques Lacan – et qui hante son œuvre : y a-t-il de l'analyste ?

Références

- J. Lacan, Le séminaire livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, éd. du Seuil, 1973.
S. Freud, Observations sur l'amour de transfert, 1915, in *La technique psychanalytique*, PUF, 1953